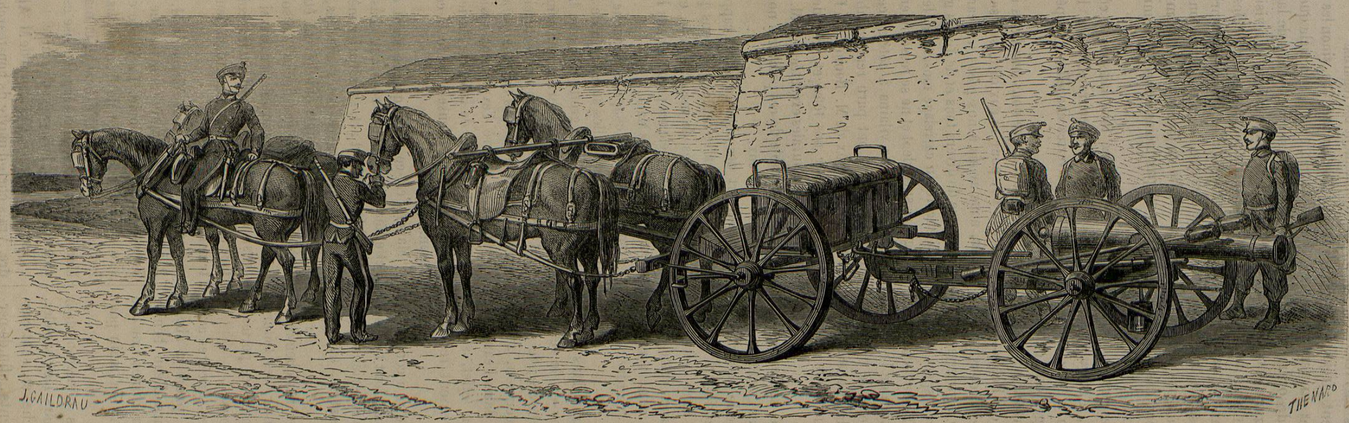
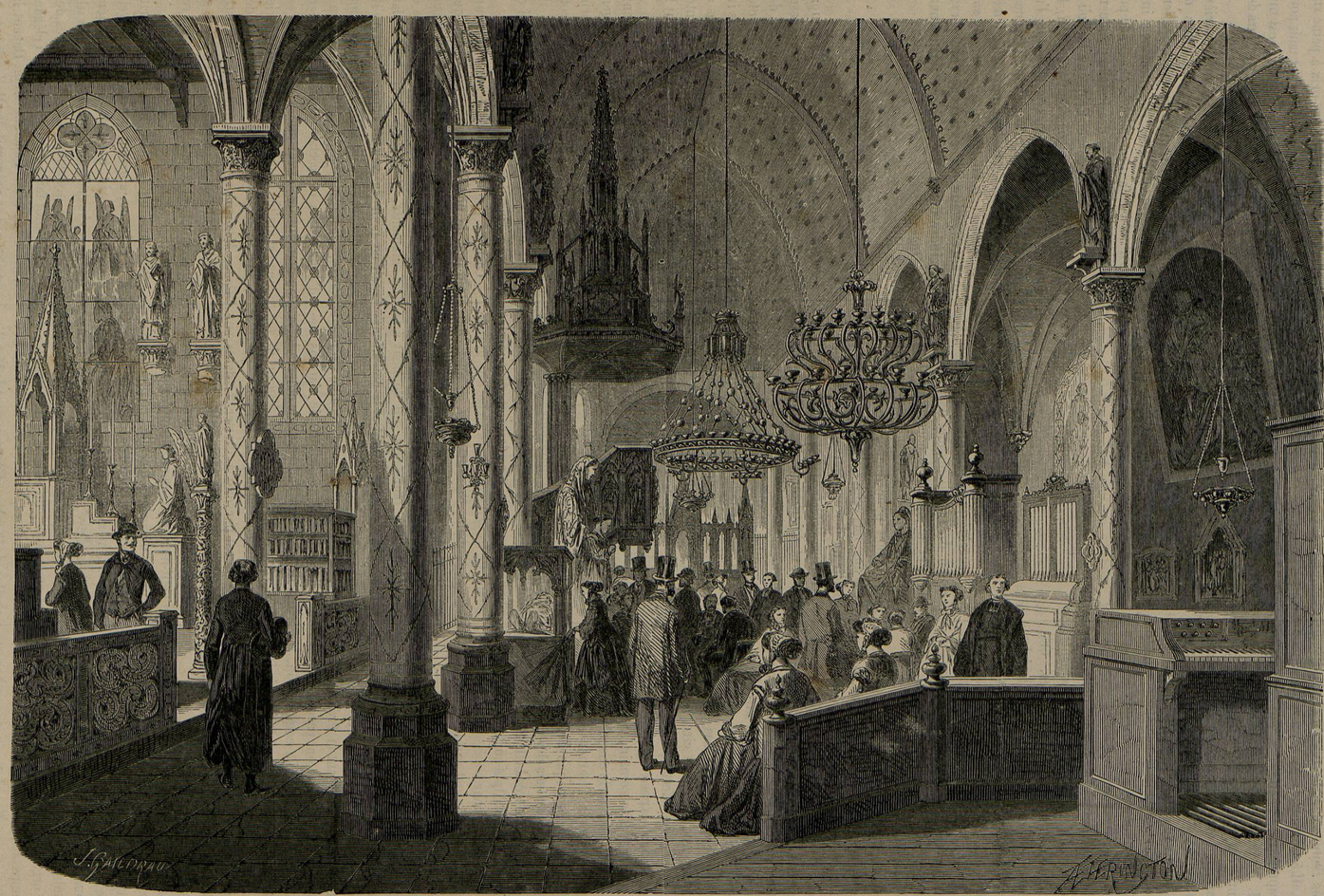


ARTILLERIE ESPAGNOLE. — BATTERIE DE CAMPAGNE. — Dessin de M Gaildrau.

ARTILLERIE ESPAGNOLE. — BATTERIE DE MONTAGNE. — Dessin de M. Gaildrau.



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU CHAMP DE MARS. — Dessin de M. Gaildrau.

Plus loin, nous remarquons un bel autel en bois sculpté, dans le style du dix-huitième siècle. Il est exposé par M. Aubry, sculpteur à Guespunsart (Ardennes).

MM. Barbezat, Ducel, Durenne, que l'on rencontre en tant d'endroits dans le Champ de Mars, ont encore un grand nombre de produits dans les diverses parties de la chapelle; nous avons remarqué surtout un bel autel dans le style du treizième siècle, exposé par M. Durenne, et sa magnifique grille de chœur.

En poursuivant notre examen, nous trouvons encore à signaler des beaux ornements, tels que chasubles, croix, bannières, oriflammes, exposés par MM. Biais et Rondelet. Tous ces ouvrages d'une grande richesse sont dessinés avec goût.

Voici un grand et beau lustre à 72 bougies en cristal. Les chemins de la croix sont nombreux, mais généralement copiés sur le même modèle et peu remarquables.

Dans un petit cadre de verre figure un christ en ivoire de petite dimension, le seul objet ancien qui soit dans la chapelle. C'est une belle œuvre du seizième siècle.

Sur les pointes des grilles du chœur et dans tous les flambeaux des autels on a placé des cierges et des bougies de cire. On sait que cette fabrication occupe des maisons spéciales et que certaines églises font une consommation prodigieuse de cire, dont la plus grande partie est offerte par les fidèles. La maison Halbout expose tous les types prescrits soit par le rite romain, soit par le rite parisien; on voit dans la chapelle toute espèce de cierges, depuis l'immense cierge pascal jusqu'au petit cierge que brûlent les gens pieux devant les statues des saints.

Voici encore une très-belle chaire à prêcher en bois de chêne sculpté sortant des ateliers de M. Klein, à Colmar.

Voici encore un autel gothique en marbre blanc digne d'être vu.

Remarquons quelques brûle-parfums, des missels, des bréviaires de la maison Lesort, enfin de grandes et belles verrières exposées par plusieurs manufacturiers, des vitraux de M. Husson, représentant la *Présentation de la Vierge au temple*, nous ont paru d'un éclat merveilleux et d'une belle composition. Du reste M. Husson a rempli les églises de Paris de ses magnifiques travaux; il suffit de citer ses verrières de Notre-Dame, de Saint-Germain l'Auxerrois et de la Sainte-Chapelle que tout le monde admire.

Mais ne quittons pas la chapelle du Champ de Mars sans rendre grâces à M. Cavaillé-Coll. Son orgue, l'un des plus grands attraits de l'église, enchante les visiteurs par ses sons harmonieux qui les retiennent longtemps sous les sombres voûtes du temple.

Les orgues de M. Cavaillé-Coll ont depuis longtemps acquis une grande et juste célébrité. Plusieurs églises de Paris, de nombreuses cathédrales de la Province et les plus riches églises de l'étranger sont en possession des magnifiques instruments de ce facteur sur lequel toutes les récompenses ont été épuisées, il a reçu la grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

PAUL BELLET.

VI

Les petits Métiers.

LES PEIGNES EN ÉCAILLE.

Le succès qu'a obtenu l'intéressante exposition du travail manuel ne s'est pas démenti, et aujourd'hui, encore, que l'on peut compter les heures, les minutes presque qui nous restent pour donner un dernier coup d'œil aux merveilles du Champ de Mars, recueillir un dernier souvenir, c'est entre la galerie des Beaux-Arts et la galerie des Machines et du travail manuel que la foule se partage.

Parmi les ateliers qui attirent et retiennent le plus de visiteurs, je remarque celui de M. Cassella où se façonnent les peignes en écaille, en imitation d'écaille et en corne. La curiosité du public a du reste toute faculté de se satisfaire. En effet, toutes les opérations qui transforment la matière brute et grossière en un élégant objet de toilette se font sous les yeux du public. Ainsi, pour les peignes en corne, après avoir donné à la matière première par des préparations successives la forme qu'elle doit conserver, un ouvrier l'applique à une scie circulaire et découpe les dents. Ce travail très-rapide exige une grande sûreté de main. Ne faut-il pas, en effet, que les dents soient égales en épaisseur et espacées également? — Une fois *divisé*, le peigne est confié aux polisseurs qui donnent à la corne mate, l'aspect brillant et le poli nécessaire.

La division des peignes d'écaille s'obtient par des procédés analogues. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'adresse que doit déployer l'ouvrier dans cette opération délicate. Il me suffira de constater que, pour les peignes fins, on est parvenu à diviser 27 dents sur une plaque d'écaille de 27 millimètres.

Il ne faut cependant pas croire que, malgré le petit nombre d'opérations qu'exige la confection d'un peigne d'écaille, ce produit soit, par son prix, à la portée de toutes les bourses. L'écaille, même fort ordinaire, a toujours un prix assez élevé, en raison des frais de transport et de la production assez restreinte. Elle est empruntée, on le sait, à la carapace de certaines tortues, et elle nous arrive des Seychelles, de Bombay, d'Amérique et de Manille. Et si l'on voit dans le commerce des objets, peignes, tabatières, bonbonnières, boîtes de toutes sortes en écaille à des prix à peine supérieurs à celui de la corne, on peut tenir pour certain que cette soi-disante écaille est une imitation dont l'atelier du Champ de Mars dévoile les mystères.

Sur une plaque de corne, une ouvrière trace à l'aide d'un pinceau des taches de forme et de grandeur diverses, qui rappellent les jaspures de l'écaille. Le pinceau est imbibé d'un mordant composé de chaux, de potasse et de minium. Ces dessins s'impreignent fortement dans la corne. Et quand le poli a fait disparaître toute trace de l'opération, la corne présente les mêmes jaspures que l'écaille. Un œil exercé, dit-on, aurait peine à reconnaître le vrai de l'imitation. L'œil, soit! Mais pesez l'objet, boîte ou peigne, soi-disant en écaille, et vous ne pourrez conserver le moindre doute. L'écaille est relativement très-légère.

LA TAILLERIE DE DIAMANTS.

Je n'ai aucune peine à avouer la sympathie que m'inspire toujours l'homme assez courageux, assez désintéressé, assez ami des intérêts de son pays, pour tenter de le doter d'une industrie, au risque de ses propres intérêts, au détriment de son propre repos et de sa fortune. C'est l'œuvre qu'a tentée M. Bernard, en France, et de cela il faut le louer hautement.

Il peut sembler singulier que ces diamants qui doivent être vendus à Paris, se dirigent du Brésil sur Londres, de Londres sur Paris, puis se rendent à Amsterdam, où ils seront travaillés, pour revenir enfin à Paris, où ils seront montés et mis en vente. Pourquoi ce voyage à Amsterdam?

Ce n'est pas qu'on n'ait tenté à plusieurs reprises de nous affranchir de ce tribut que nous payons sottement à la Hollande. Mazarin, qui aimait beaucoup les pierres fines et les diamants, — était-ce pour leur éclat, était-ce pour la valeur considérable qu'ils représentaient sous un petit volume, peu importe, il les aimait, — Mazarin fit venir d'Amsterdam un certain nombre d'ouvriers en diamants et les installa à ses frais. C'est dans cet atelier improvisé que furent polis les beaux diamants connus sous le nom des *Douze Mazarins*. — Mais quand ce ministre mourut, l'atelier se ferma, les ouvriers se dispersèrent, et cette tentative resta sans résultat.

Plus tard, un homme de goût et d'esprit, M. de Calonne, alors au ministère, renouvela l'essai de Mazarin. Sous sa haute protection, un atelier s'organisa et commença à travailler. Mais des préoccupations plus graves devaient bientôt faire perdre de vue à l'élégant ministre son essai d'acclimatation. Devant la tempête qui se préparait, les Hollandais quittèrent en toute hâte la France, fort heureux de se voir encore libres de regagner leur pays.

Depuis cette époque, la taillerie de diamants était monopolisée par Amsterdam, quand, en 1857, M. Bernard essaya de délivrer la France de l'impôt qu'elle paye annuellement à la Hollande. Il fit venir successivement d'habiles ouvriers qu'un salaire excellent détermina à s'installer en France. En présence des efforts énergiques de cet industriel, le gouvernement voulut donner à l'établissement naissant un appui moral qui le recommandât au commerce français. Le titre de taillerie impériale donné à l'usine du boulevard des Fourneaux n'a pas été sans influence sur la rapidité de son développement. Aujourd'hui, une centaine d'ouvriers à Paris travaillent le diamant. Quelques-uns sont établis chez eux et travaillent à leur compte. Ils apprennent à leurs enfants leur industrie et préparent ainsi une génération d'artisans intelligents et habiles qui appartiendront réellement à la France et qui concourront à sa richesse et à sa prospérité! Les salaires sont assez élevés pour que les ouvriers ne manquent pas. Payés aux pièces, ils peuvent gagner de 10 à 30 francs par jour. Les personnes qui ont vu fonctionner au Champ de Mars l'atelier de M. Bernard se rendront compte de cet écart. Tout dépend de l'habileté de l'ouvrier, et un peu du travail qui lui est confié. Ainsi, étant admis que tout diamant taillé en brillant doit avoir 64 facettes, il est facile de comprendre qu'il y a plus de facilité à travailler un diamant gros comme un pois qu'un diamant gros comme une tête d'épingle.

Aux difficultés, aux entraves, aux ennuis de toutes sortes qui ont assiégé cette œuvre à ses débuts, aux injustices qui, dernièrement encore, venaient frapper M. Bernard, l'homme industriel peut opposer comme consolation la conscience du devoir accompli et d'un grand service rendu à son pays.

LES BIJOUX EN CHEVEUX.

On étonnerait, je crois, bien des gens, en leur apprenant qu'en France, une quarantaine de maisons se font un petit revenu annuel d'une vingtaine de mille francs, en façonnant les cheveux et en les appliquant à la bijouterie.

Depuis la célèbre Bérénice qui fournissait des constellations à l'observatoire de son temps, les cheveux ont eu de nombreux et singuliers emplois. Ils ont servi, chez les peuples poétiques, de gages d'affection ou de souvenirs. Chez les Romains, peuple plus positif, plus pratique, on avait tenté de les utiliser dans la fabrication des armes de guerre. On les tressait et on les substituait à la corde de l'arc. Leur souplesse et leur élasticité se prêtaient à cet usage, mais leur trop vive sensibilité hygrométrique les fit bientôt repousser. Au surplus, dès cette époque la coquetterie féminine commençait à les utiliser, et si l'art du « posticheur » n'avait pas atteint la perfection qui fait la gloire du dix-neuvième siècle, il rendait déjà quelques services. Il est permis de croire, cependant, que la « perruque » n'était encore qu'à l'état rudimentaire. Autrement, César eût-il été obligé de conquérir les Gaules pour cacher sous les couronnes de lauriers sa précoce calvitie? A quoi tiennent cependant les destinées des empires.

Vous savez ce qu'est devenu, grâce aux progrès modernes, cet art, qui s'est fait industrie, et dont les produits appartiennent à la catégorie des objets de première nécessité. Auprès de cette industrie s'en est élevé une autre, plus modeste, moins utile, mais plus sentimentale. Je ne sais comment dire autrement. C'est la bijouterie en cheveux. Si je ne considère que les tableaux, les portraits, les fleurs, les chiffres, les tombes avec saules et inscriptions, etc., que l'on obtient avec les cheveux, j'avoue que cette façon d'envisager l'art d'imitation me sourit assez peu. Mais sous ces petites œuvres d'un goût au moins singulier, se cache une main d'œuvre dont le salaire s'élève annuellement à près d'un *million*. Ceci déjà devient intéressant. Mais si j'ajoute que ce salaire appartient en grande partie à des femmes, qui gagnent au minimum quatre francs par jour, et dont la semaine s'élève parfois à 30 ou 36 francs, j'avoue que je ne me sens guère le courage de railler les gens qui ornent leur glace et leur cheminée de ces bijoux. 40 maisons en France, dont 20 à Paris, et les autres à Tours, Lyon, Nantes, Chambéry, occupent 50 dessinateurs environ et 500 ouvrières. C'est peu, mais trouvez-moi beaucoup d'industries, parmi celles qui emploient des femmes, qui donnent de pareils salaires! La bijouterie en cheveux a donc droit à l'attention de l'économiste. Elle a à sa tête des industriels fort sérieux, et je n'en veux pour preuve que les médailles décernées successivement à M. Beaufour-Lemonnier, en 1855, à Paris, en 1862, à Londres. M. Lemonnier dont vous pouvez voir l'atelier dans la galerie du Travail manuel, paye annuellement pour soixante mille francs de main d'œuvre, ce qui représente un chiffre total d'affaires de deux cent mille francs. Voilà des chiffres qui doivent entrer en ligne de compte dans le travail que le jury de cette classe va publier vers la fin du mois prochain.

VICTOR COSSE.

VII

L'Ostréiculture au Champ de Mars.

LES ÉTABLISSEMENTS DE RÉGNEVILLE

(Près Coutances).

Une nouvelle agriculture commence; c'est l'agriculture de la mer.

Non-seulement on peut ensemencer les fleuves, les rivières, les étangs, les viviers, de belles espèces vivantes et comestibles, mais les côtes de la mer offrent aussi les champs les plus vastes à la culture maritime.

De même que Protée, dans les poëmes de Virgile, menait paître ses troupeaux marins, de même en traitant et en entourant d'une certaine façon un certain espace de côtes, on peut semer, élever, faire paître, ramener au bercail les troupes dociles des soles, des turmons et même des saumons.

Mais la routine ne se laisse pas facilement convaincre, et, en attendant que le pâturage maritime s'exerce en grand, la culture de la mer a débuté par adopter seulement les espèces les moins mouvantes, celles qui sont attachées au fonds marin comme la plante est attachée au fonds terrestre.

La moule, l'huître, voilà ses premières conquêtes!

La moule se cultive déjà depuis le dernier siècle. C'est surtout dans la baie de l'Aiguillon, où elle a été importée par le célèbre Walthon, qu'elle fournit de grandes richesses. Là, on ramasse chaque année les moules récoltées sur les Boutchoat ou Bouchots, assez pour en remplir d'immenses navires. Rien de plus dramatique que l'histoire de cet inventeur. Sauvé, lui troisième, d'un naufrage par les pêcheurs de l'Aiguillon, il les a dotés à la fois d'une richesse intarissable et des moyens de la récolter malgré la vase. Fascines, bateaux-traîneaux ou *acons*, il pourvut à tout et, depuis près d'un siècle, les pêcheurs ne prononcent son nom qu'avec reconnaissance.

Mme Sarah-Félix et M. Chaillet qui ont naturalisé à Régneville la culture de l'huître, ne sont pas encore arrivés à ce degré de popularité sur la côte de la Manche. La routine s'est élevée contre leurs établissements, et si elle est vaincue, ce ne sera que par l'éclat des vérités les plus palpables. Les tuiles exposées dans l'un des bassins de l'aquarium maritime et chargées d'huîtres semées par eux ne sont qu'une faible partie de ces vérités palpables. Ce sont les parcs mêmes de Régneville qu'il faut visiter, qu'il faut avoir vu commencer, grandir et devenir une institution-modèle.

Que l'on se représente une étendue considérable de côtes abritées contre l'invasion de la mer par de puissantes digues insubmersibles qui ont coûté à la fois les plus ingénieux efforts du constructeur et des sommes considérables! Cette étendue de côtes est creusée à peu près partout au même niveau et divisée en parcs nombreux sur les digues desquelles on peut établir une surveillance de tous les instants. L'eau de la mer n'y arrive qu'avec la force, la vitesse, la hauteur, calculées pour le succès des cultures.

Dans les parcs destinés spécialement à la reproduction, des claies sont disposées, et sur ces clayonnages reposent des tuiles. Sous ces